

roles, dont j'entends encore l'accent indéfinissable :

— Les Barbares tardent bien à venir !... Que fait donc Attila ?

Et rentrant dans son silence, il me quitta, et je l'aperçus longtemps encore au milieu de la foule, poursuivant sa promenade et continuant sa rêverie.

Cet homme, c'était Hello.

— Il est fou, me dit mon compagnon.

Et voilà cependant qu'Attila est venu, et que les Tuileries ont été dévorées par le feu de la terre. La parole du fou a été littéralement prophétique et s'est rigoureusement accomplie.

II

Hello a souvent de ces regards profonds, presque terribles, qui percent tout à coup l'épaisse apparence des choses pour en signaler brusquement la réalité véritable et entièrement inattendue.

Il y a en lui du de Maistre et du Pascal, et comme un écho de la voix d'Isaïe ; bien qu'il ne soit ni Pascal, ni de Maistre, ni Isaïe, mais qu'il soit Hello, c'est-à-dire une des originalités les plus frappantes du dix-neuvième siècle.

Caractériser ce génie singulier qui a, sans doute, des parents dans la grande famille des penseurs, mais qui n'a point de semblable ; faire le portrait de cet écrivain aux aspects multiples, aux accidents imprévus, aux formes gigantesques et parfois abruptes ; montrer tout ce qu'il a d'immense et expliquer ce qu'il a d'inachevé, constitue un travail difficile devant lequel ma plume a longtemps hésité.

« Comprendre, c'est égaler, » est un mot de Raphaël, qu'Hello s'est plu à citer. Et, par malheur, je suis loin d'égaler. Il y a dans Hello des hauteurs que je ne puis mesurer et des profondeurs sur le bord desquelles le vertige me saisit.

Quand je le lis, je crois voyager dans un pays de montagnes. J'admire des splendeurs et je côtoie des abîmes.

Ici, la région des aigles et l'habitable de la foudre ; ici, d'inaccessibles sommets, tantôt perdus dans les nuées du ciel, tantôt tout éclatants de lumière et brillants comme le soleil ; là, des gorges béantes et noires, des crevasses titanesques qui semblent descendre jusqu'aux assises de la terre. On jette une pierre pour sonder ces gouffres et on l'entend rouler et bondir çà et là dans les ténèbres avec un bruit sourd ; mais le bruit se perd avant qu'elle ait

touché le fond. Des blocs erratiques laissés sur la pente des monts par quelque catastrophe contemporaine des six jours de Dieu ; des rocs de granit fendus comme par une hache ou coupés à pic par des cataclysmes inconnus ; des fleuves qui tombent comme une poussière d'argent du haut des cimes inexplorables ; des végétations énormes ; des arbres prodigieux que le déluge a baignés de ses eaux ; et puis, sous le pied du passant, des herbes parfumées, de petites fleurs exquises qui refusent d'habiter dans les jardins dont l'homme est le maître, et qui s'épanouissent librement dans ces déserts voisins du ciel ; de grands espaces arides et effrayants ; des oasis ; des nappes de lave solide que brûle le midi, des sources fraîches et jaillissantes ; et, par dessus toutes choses, la solitude, l'immensité, le silence, je ne sais quoi de terrible : telle est la Montagne, tel est Hello.

De ces alpestres régions on domine l'humaine vallée, on la voit d'autant mieux qu'on la voit de plus haut. On voit quelle pente suivent ses ruisseaux, vers quel océan se précipitent ses fleuves, à quelle frontière conduisent ses chemins. Le regard embrasse du même coup d'œil et la source et l'embouchure, et le point de départ et le lieu d'arrivée, et le principe et la conséquence. Il y a dix ans Hello disait : « Les Barbares sont en route. Attila est en retard. Les Tuileries vont brûler. »

Et cependant, faut-il le dire ? on se fatigue en ces sommets. Le pied se lasse de toujours monter, de marcher sans cesse, en dehors des sentiers frayés, de parcourir indéfiniment des escarpements inexplorés. La poitrine finit par être mal à l'aise dans ce trop pur éther, et appelle, toute haletante, l'air épais de la terre. L'œil se trouble à l'aspect inaccoutumé de ces masses énormes et de ces horizons sans limites. L'être tout entier est épuisé par le contact prolongé du sublime,

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

On va sur la Montagne : on la parcourt dans tous les sens, on frémit d'admiration devant ses grandeurs formidables, on respire avec délice le sauvage parfum de ses fleurs inconnues. on goûte dans le creux de la main la saveur de ses sources ; mais on n'y bâtit point sa demeure, et on redescend du Thabor. On voyage dans la Montagne ; on y revient quand on l'a quittée ; on y fait des excursions sans nombre : on ne l'habite pas.

Mais si on ne l'habite point, le souvenir des